

Pascale Seys

*

Et vous,

PHILOSOPHIE VAGABONDE

Qu'en

SUR L'HUMEUR

Pensez-

DU MONDE

Vous?

Racine

Sommaire

Préface d'Emmanuel Tourpe : *Faire des bulles de sagesse.*
L'art de philosopher au temps de Facebook 9
Avant-propos 13



C'est chouette! 17
Dire non, changer sa vie 20
Regarder n'est pas voir 24
Le Lion et le Rat 27
O tempora, o mores 29



Glyphosate, bachi-bouzouk, hydrocéphale, etc. 33
Rire et puis mourir 36
Le son du silence 40
Inquiet mais rassurant 43
Qu'est-ce que les Lumières? 46



Sage et nu sous la canicule 51
Le tyran, Pythagore et les Jeux paralympiques 55
Esculape dans le zodiaque 60
Le feu et la colère 63
Le sens de la fête 66



<i>Les gènes zombies ne sont pas sans-gêne</i>	71
<i>Le conducteur ou le piéton ?</i>	75
<i>Achille, Priam et l'empathie</i>	79
<i>Penser, c'est parfois changer d'avis</i>	82
<i>Orwell à Washington</i>	86



<i>Dépression saisonnière, déprime bancaire</i>	91
<i>Truie, Trump, truisme</i>	95
<i>#Balancetagrammaire</i>	99
<i>Gygès et le mandarin</i>	102
<i>Pourquoi pas un prix Nobel pour Aristote ?</i>	105



<i>La philosophie du chat</i>	109
<i>Le Nobel de la chanson</i>	112
<i>Touch me if you can</i>	115
<i>Les crève-chœurs</i>	118
<i>Ouvrir le cerveau</i>	121



<i>Émois, émois, émois</i>	125
<i>Mort à Venise</i>	129
<i>Platon à Textopolis</i>	132
<i>«Schadenfreude» ou «Mudita» ?</i>	136
<i>Le parfum de l'aventure</i>	139



<i>Des murs et du son</i>	143
<i>Alep et Guernica</i>	147
<i>Matisse, Mathis, Matis</i>	151
<i>Le sommeil de la raison</i>	155
<i>La Panthère de Rilke</i>	159



<i>Croire en un monde meilleur</i>	163
<i>Le souci du peuple</i>	166
<i>L'art, la politique et l'utopie</i>	170
<i>L'éloge de la fuite</i>	173
<i>Le dernier des hommes</i>	177



<i>Before I die, I want to...</i>	181
<i>Le spéculoos, le pain à la grecque, le Petit-Beurre et la philosophie</i>	184
<i>La madeleine et l'infusion au tilleul</i>	187
<i>La marche et le temps</i>	190
<i>De l'amour et de la liberté</i>	193

<i>Notes</i>	196
--------------------	-----

Faire des bulles de sagesse

L'art de philosopher au temps de Facebook

Emmanuel Tourpe

Philosophe et directeur de la programmation d'Arte-Télévision

Notre goût récent préfère, depuis tout juste Montaigne, la forme des essais, des pensées et des aphorismes aux grandes sommes médiévales. Ce n'est pas que les grands traités aient disparu. Il reste assez de redoutables critiques et d'encyclopédies des sciences philosophiques pour que l'on ne puisse verser dans la caricature d'une modernité faite de miettes noétiques éparpillant tout rêve de système. Il y a et il reste de la place, dans notre temps, pour des fresques englobantes comme celles de Peter Sloterdijk – les impressionnants volumes de *Sphères* (1998-2004).

Mais les petites bulles de sagesse ont tout de même aujourd'hui notre préférence sur ces vastes cubages, et de plus en plus – principalement à une époque où le format dense, concentré, règne en maître sur les réseaux sociaux : l'internaute

supporte mal plus de six minutes de vision, Facebook favorise les vidéos de trois minutes et, sur Instagram, le lit de Procuste ne mesure pas plus d'une minute. Encore faut-il que cette impatience fasse sens, qu'elle ne soit pas toute pervertie par le divertissement, le pain et les jeux – et qu'elle soit vraiment nutritive, sapientielle, substantielle.

Voilà exactement quelle est la grâce de ces précieuses miniatures, *philosophia in nuce* authentique, présentées ici. On brûle de leur accoler cette célèbre épitaphe reprise par Hölderlin, s'exclamant que le divin n'est pas contraint dans les limites de ce qu'il y a de plus immense mais qu'il se plaît dans ce qu'il y a de plus petit. « *Non coerceri maximo, contineri tamen a minimo divinum est.* » Car ces textes sont de vrais précipités d'esprit où, l'air de rien, presque en passant, les plus forts auteurs de la tradition sont convoqués avec un irrésistible naturel. Au lieu d'un amûissement de la pensée, ou d'un évidement de sa pulpe de la superficie qu'ils auraient pu infliger, ces propos sont gorgés à saturation de sucs philosophiques : réflexion, abstraction, introspection, prise de champ – tout cela naît sans effort sous les mots juteux et forts de Pascale Seys.

Ce sont aussi des perles de style, tant l'auteure est une plume vive, élégante et cultivée. Fille d'un xix^e siècle littéraire et musical de grande race, elle sait accommoder pour notre temps des mots à la fois choisis et très contemporains.

Ce sont encore de vraies lanternes pour nos chemins quotidiens : Pascale Seys part de l'actualité, éclaire le concret, ne s'égaré jamais dans les mauvaises abstractions mais, pour ainsi dire, appelle du fond du réel une lumière de la sagesse philosophique. Pour ne prendre qu'un exemple, que son texte sur la mort à Venise est donc bouleversant, partant d'un épouvantable fait divers pour nous élever, *per gradus debitos* mais très vite, vers de vertigineuses hauteurs philosophiques.

Ce sont enfin des diamants socratiques comme l'atteste le leitmotiv maïeutique : « Et vous, qu'en pensez-vous ? » Nul ne peut lire ces chroniques sans en faire sa propre histoire, sa propre chronique. La compagnie d'une telle philosophe qui, avec délicatesse, vient prendre dans vos entrailles la pensée qui y fermente, pour la tirer un grand jour, est une incomparable chance. À une époque bouillonnante, éprise de vitesse, de divertissement, les instantanés de Pascale Seys apportent une vraie réponse : voici donc, sous la forme apparente de bulles légères et passagères conformes à l'exigence du siècle de Facebook, la grande *Sophia* dans son voile vaporeux, avançant avec sérieux et gravité.

Avant-propos

Pascale Seys

Écho tumultueux de l'humeur du monde, l'information se présente souvent à notre perception comme une succession de faits et d'évènements à première vue aussi disparates qu'imprévisibles. Tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'ils surgissent, qu'ils adviennent, qu'ils exondent. Ce sont des péripéties accidentelles dont la chaîne des causes et des effets échappe à notre compréhension immédiate et du fond desquelles aucun sens ne jaillit par lui-même. En soi, un fait ou un ensemble de faits considérés isolément, en effet, ne raconte rien.

Toutefois, les faits, les incidents, les occurrences, les évènements, dans leur diversité, l'ensemble de *ce qui arrive* infléchissent parfois durablement le cours des choses et modifient sensiblement notre perception du monde. La question serait dès lors, afin de comprendre les enjeux de *ce qui arrive*, de pouvoir tourner le dos à la dictature de l'urgence en vue de dégager un *sens*, de dessiner un contour et des reliefs dans le tourbillon éphémère et fébrile qui constitue, à toujours plus abondante profusion et à profuse vitesse, le tempo endiablé de l'actualité. Ce n'est qu'à la condition d'une nécessaire prise de champ que les faits transcendent le point aveugle pour devenir une source de connaissance. Cessant d'être vibrionnante, l'information

s'exciperait alors du destin dévolu aux vagues et aux vents pour nous donner à percevoir, à l'intérieur de *ce qui arrive*, la fabrique même de l'histoire, rendue lisible et signifiante. À cette condition, l'actualité renverrait pleinement à ce qu'elle signifie étymologiquement : une « force opérante ».

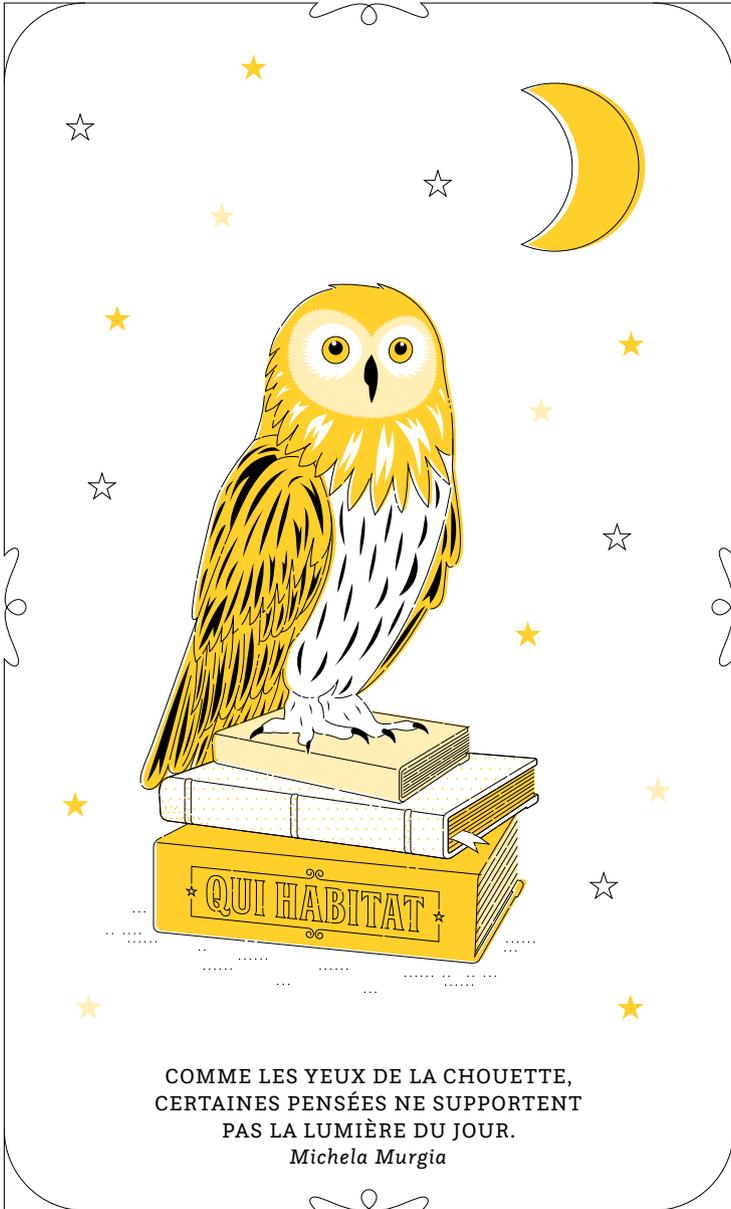
Si nous admettons l'hypothèse selon laquelle l'actualité est en mesure de délivrer un enseignement sur le temps présent, quelles en seraient la teneur et la tonalité ? La pensée allemande parle volontiers de *Weltanschauung* en associant le « monde » et la « vision » pour désigner un moment de l'histoire dans lequel prévalent, en dépit d'une diversité de directions apparentes, un certain paradigme, une façon commune et identifiable d'agir et de penser. Hegel considérait la lecture de son journal quotidien comme un acte de « prière réaliste », indispensable à la compréhension de l'esprit (*Geist*) à l'œuvre dans le monde. Il s'efforçait de saisir, sous les différentes formes de surgissement des faits, le déploiement historique du *Zeitgeist*, l'esprit, la tendance, l'humeur, le *mood*, la mode et le climat moral d'une époque déterminée, et de la sienne en particulier. Car s'il est bien une des missions du philosophe, c'est de penser son temps avec la sécurité de « savoir où l'on est¹ ». Afin de faire parler les faits de l'histoire en eux-mêmes muets, une lecture holistique ou systémique des événements est sans aucun doute la plus à même de donner de la consistance à *ce qui arrive*. Car au bout du compte, au-delà d'une lecture compréhensive du réel, se pose inévitablement pour chacune et chacun d'entre nous cette interrogation, riche d'enjeux existentiels : quels pas pouvons-nous engager dans la marche du monde comme il va ? Comment participer de la manière la plus active et la plus créative possible à l'aventure qu'est notre vie ? Que pouvons-nous faire avec *ce qui « nous » arrive* ? À cette condition seulement, à la condition d'un regard qui relie les faits

entre eux, il serait possible de dégager une morale de l'information. Non que l'information soit morale en elle-même mais, une fois l'évènement mis à distance, un faisceau de sens se fait jour de manière à susciter une réflexion, une réaction, une pensée ou une maxime qui nous met en mouvement. Car c'est un fait indéniable que le réel nous enjoint à l'action. Gilles Deleuze définissait l'éthique comme la capacité d'être à la hauteur de *ce qui nous arrive*. L'activité de penser en serait justement l'indispensable préalable.

Les sujets abordés dans cet essai ont fait l'objet d'une série de chroniques radiophoniques hebdomadaires diffusées dans La Matinale de Musiq'3-RTBF et sur les réseaux sociaux. Ils touchent à des préoccupations autant éthiques qu'esthétiques et sociologiques. Comme une succession de polaroids, ces « bulles » donnent à réfléchir au déclin de l'empathie, à la question de la postvérité, à la passion du selfie, à la recherche de valeurs, à la possibilité du silence, à la corruption, au désir d'immortalité, à la rhétorique ou à la fonction de l'art contemporain, autant de *mythologies* issues de notre quotidien qui permettent de prendre le pouls du monde et de passer, comme par un glissement intérieur, de *ce qui arrive* à *ce qui nous concerne*. Car la *concernance* constitue, au final, le véritable enjeu de ces réflexions.

Tantôt grave, tantôt drôle et souvent tragique, l'actualité nous raconte l'humeur du monde au présent. À bas bruit, la pensée prend nécessairement part à la danse mais toujours – c'est sa grandeur discrète – sous la forme d'une invitation.

Et s'il était possible de dégager une éthique dans le cœur vibrant, nerveux et pulsatile de l'actualité qui nous inviterait, par l'exercice du jugement et de l'élucidation, à nous hisser à la hauteur de *ce qui nous arrive* ?



COMME LES YEUX DE LA CHOUETTE,
CERTAINES PENSÉES NE SUPPORTENT
PAS LA LUMIÈRE DU JOUR.

Michela Murgia



C'est chouette !



*Une extraordinaire diversité volante peuple
le ciel de la famille animale.*

Rien que celle des *Strigidae* compte deux cents espèces : la chouette-pêcheuse de Peln, la chouette à joues blanches, la chouette chevêche, la chouette de l'Oural, la chouette effraie, la chouette harfang, la chouette hulotte ou la chouette leptogramme, pour n'en citer que quelques-unes, constituent la famille des petits rapaces nocturnes. Mais la chouette est aussi, par ailleurs, l'animal tutélaire de la sagesse.

Elle a été introduite dans la Grèce antique avec la légende d'Athéna, dont elle est un des célèbres attributs. Athéna deviendra Minerve chez les Romains, d'où le nom « l'oiseau de Minerve » par lequel on nomme également la chouette en français.

L'histoire est ancienne. Homère avait associé la chouette au regard de Pallas Athéna, la déesse aux yeux pers, aux yeux « gris brillants » ou encore aux yeux de chouette, selon les épithètes homériques. En réalité, le nom de la chouette, en grec γλαυκός, s'explique par la notion générale « glaux », à savoir une lueur verdâtre, pâle et brillante, présente dans le ciel, présente dans la mer et présente la nuit dans le regard de la chouette qui perce l'obscurité. C'est par association à la lumière que la chouette chevêche est devenue l'animal associé à la déesse de

l'intelligence et qu'elle est devenue, par extension, l'expression symbolique de la ville d'Athènes. À l'époque, les monnaies athéniennes, et le tétradrachme en particulier, portaient également le nom de « chouettes » parce que l'oiseau était représenté sur l'une des faces des pièces, l'autre face représentant Athéna, fille de Zeus et de Métis.

Athéna est clairvoyante. Elle est la déesse de la sagesse et de l'intelligence et, au titre de déesse de la raison, elle est la conseillère des dieux, des héros et des mortels, qui faisaient régulièrement appel à son intuition et à son ingéniosité. Cela ne relève aucunement du hasard si, dans de nombreuses institutions actuelles comme les écoles ou les universités, la chouette fait partie des armes héraldiques ou si elle apparaît comme logo de la maison d'édition Les Belles Lettres. Hegel est sans doute responsable, pour une grande part, de l'association faite spontanément aujourd'hui entre l'oiseau et la philosophie suite à son « envolée » demeurée célèbre : « La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit². » Une phrase qui peut être interprétée de la façon suivante : si la journée est consacrée à la succession des affaires et dédiée à l'action, c'est dans le calme du crépuscule seulement que la pensée et la réflexion s'éveillent.

À Copenhague, dans le merveilleux et paisible cimetière des célébrités, qui abrite notamment les tombes de Kierkegaard et du poète Andersen, la tombe du physicien Niels Bohr est souvent fleurie. C'est une tombe en pierre au sommet de laquelle est juchée une chouette qui veille et qui semble dire au visiteur : ici repose un esprit clairvoyant. Comme tant de choses significatives sont racontées à travers le seul nom de cet oiseau ! Son regard perçant évoque l'intuition et l'intelligence clairvoyante, son immobilité silencieuse renvoie aux attributs du savoir et de la sagesse et le caractère chasseur du rapace fait

signe vers les qualités de l'énergie, de la vivacité et de la précision dans l'art de la guerre. Les Grecs adoraient ces qualités exceptionnelles.

Au cours de l'histoire, la religion chrétienne, dans la continuité du judaïsme, a développé une conception pessimiste selon laquelle la raison humaine devient faible sans l'aide de Dieu. Par sa seule raison et sans le secours d'un Autre Absolu, l'homme ne peut être sauvé, quand bien même il serait conseillé par Athéna. C'est pour cela que le judaïsme pense que Dieu a conduit Moïse en Terre promise en libérant le peuple juif de l'oppression des pharaons, et que le christianisme admet que Dieu a envoyé son fils sur la terre. C'est une réponse différente à une même question, celle de la liberté – la liberté par la foi ou la liberté par la raison.

Attribué à Moïse, le psaume 91 (il porte le n° 90 dans la numérotation grecque), mis en musique par le compositeur de la Renaissance Josquin des Prés, raconte ce mystère. Communément référé comme *Yoshèv bessètèr* en hébreu et *Qui habitat* en latin, il est connu comme le Psaume de la Protection. Tant dans le judaïsme que dans le christianisme, ce psaume est associé à des circonstances de deuil. Il déclare : « Celui qui demeure sous l'abri du Très-Haut repose à l'ombre du Tout-Puissant / Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, Que mille tombent à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne seras pas atteint³. »

La question reste donc, depuis les Grecs jusqu'à aujourd'hui, celle-ci : comment cesser raisonnablement d'avoir peur ? Comment se sauver, c'est-à-dire : qu'est-ce qui nous libère ? Dieu ou notre raison ?

Dire non, changer sa vie



Certaines périodes du calendrier sont, plus que d'autres, propices aux bilans et aux résolutions.

Parmi les moments-clés qui marquent un temps de rupture, il faut compter les dates d'anniversaire, les grandes vacances, les fêtes d'hiver et de printemps, les déménagements, les crises de santé, les temps de rémission, les premiers jours de l'année civile, les changements de saison ou les premiers jours de la rentrée des classes. Une routine se brise, un rythme ralentit et nous invite à élaborer de nouveaux projets : faire du sport, manger sainement, lire des livres difficiles, voyager, cesser de boire et de fumer, se coucher tôt, et changer au moins *quelque chose* dans sa vie.

C'est fondamental comme résolution de changer au moins *quelque chose*⁴ dans sa vie, ne serait-ce que la couleur des rideaux du salon ou la place d'un canapé. Cela exige de l'audace, sans doute, tant nous sommes arrimés à nos habitudes. Mais ce que nous ne mesurons jamais avec suffisamment d'acuité, c'est que cette résolution en direction du changement est un acte fondamental de liberté.

En général, cela commence par un agacement, par un oursin qui blesse sous le pied, par une lassitude soudaine et un appel d'air qui semblent réclamer de manière aussi immédiate qu'impérieuse un temps de pause, une parenthèse. Ensuite se fait entendre une parole forte, irrépessible, qui claque en soi comme une négation mais qui, loin de nier, affirme quelque chose, en creux, de vital. Cette parole, c'est « non ». « Penser, c'est dire non⁵ », disait le philosophe Alain. Si vivre c'est apprendre à mourir avec Socrate, dire non, c'est apprendre à penser avec Alain.

Cinquante-deux pourcents des Anglais ont dit non à l'Europe, ce qui a entamé le déclenchement inexorable du Brexit. Des centaines de touristes ont dit non à la chambre qui leur était réservée en *all inclusive*, une employée a dit non à son patron, un homme a dit non le jour de son mariage, des stars à Hollywood unissent leur voix pour crier non au harcèlement et Barcelone a dit non à Madrid qui a répondu non à Barcelone. Un collègue pressé a dit ce matin : « Non, merci, pas de sucre dans mon café ! » Le premier plan de *Citizen Kane* montre un écriteau accroché sur une grille, fermée sur un secret, sur lequel est inscrit *No Trespassing*, et la chaîne d'information Euronews présente des images sans décodage sous-titrées *No Comment*.

C'est un mot fort, « non », parce qu'il introduit de la différence et de la distinction, du relief entre les choses. Parce qu'il installe de la discordance, non est, en réalité, le mot même de la liberté.

Quand Alain dit que « penser, c'est dire non », encore faut-il mesurer à quoi le non s'oppose. Loin d'être anecdotique, cette expression apparaît en 1924 dans les *Propos sur les pouvoirs*, sous-titré *L'homme devant l'apparence*⁶. Nous devinons déjà pourquoi le philosophe ne dit pas que penser, c'est dire oui. Le pouvoir, les pouvoirs – le pouvoir politique, le pouvoir qu'un

homme exerce sur une femme ou l'inverse, le pouvoir religieux, le pouvoir de notre patron sur notre vie, le pouvoir de l'argent, le pouvoir des médias, éventuellement aussi, à tout le moins si nous leur accordons du crédit, le pouvoir de la peur –, toutes ces formes de maîtrise exercent une pression sociale tellement forte que nous cédon à la facilité de donner notre assentiment aux opinions les plus largement répandues et qui ne sont pas toujours les plus vérifiables, ni les plus sages, ni les plus surprenantes. Qu'ajoute Alain ? « Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non⁷. »

« Remarquez que le signe du oui
est d'un homme qui s'endort ;
au contraire le réveil secoue
la tête et dit non. »

Alain

Dire non est un mouvement de l'âme qui s'inscrit dans le mouvement du corps. Mais à quoi l'homme éveillé dit-il non ? L'homme libre dit non à l'apparence, au conformisme, au *main stream*, au *easy going*, au *everyday life*. Alain ajoute plus loin : « Réfléchir, c'est nier que l'on croit. » Pourquoi tout cela ? Pour avancer, pour organiser sa pensée afin de pouvoir, à l'issue du temps de pause, examiner convenablement notre vie de manière à prendre des décisions bonnes, justes et utiles. Pour

cela, il importe de reconsidérer les choses avec un regard neuf et *nier* ce que l'on croit savoir.

Penser, c'est dire non.

Penser pour les Latins, *pensare* voulait dire peser, soupeser, mesurer. Penser serait donc, d'un point de vue étymologique, faire un travail d'évaluation et de mesure d'une opinion, d'un fait, d'une théorie, d'une situation ou de notre vie entière. Pourquoi cela ? Pourquoi penser ? Pour inventer. Pour nous donner la possibilité de changer au moins *quelque chose* à notre vie. Cela passe par la liberté de dire non ou même par celle de dire oui mais dans un tout autre sens, raison pour laquelle il existe en Belgique et nulle part ailleurs la possibilité de recourir à la plus exquise poétique de l'ambiguïté en répondant à la question par cette affirmation aussi questionnante qu'intraduisible : « Non, peut-être ? »



Regarder n'est pas voir



S'il est une chose dont nous faisons régulièrement l'expérience, et parfois à nos dépens, c'est que la qualité, la précision et la justesse des mots que l'on s'échange entre humains sont déterminantes.

Même si certains se paient de mots et de grandes phrases, les mots – surtout les mots très simples – nous permettent de mieux vivre. C'est vrai du mot gentil, c'est vrai du « bonjour » du matin, du « merci » ou du « pardon », c'est vrai à plus forte raison du mot doux ou du mot d'amour, surtout du mot écrit à la main et laissé sur un coin de table ou caché dans un coin insolite de la maison. Parce que les mots, à la différence du rien et parfois du silence, font chanter le réel.

Une succession de plusieurs mots s'appelle une phrase, et une phrase du philosophe Merleau-Ponty est remarquable en ceci qu'elle ne se paie pas de mots précisément parce que c'est une phrase toute simple. Merleau-Ponty écrit : « On ne voit que ce que l'on regarde⁸. » Cela n'a l'air de rien, c'est dit sans aucune prétention, c'est d'une telle évidence. Et pourtant, derrière cette presque banalité se cache une leçon qui nous invite à poser notre regard autour de nous pour voir ce que le monde

Textes : © Pascale Seys

Illustrations : © Brush (brush-graphicdressers.com)

Conception graphique et mise en page : Brush

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2018

Tour et Taxis, Entrepôt royal

86C, avenue du Port, BP 104A

B – 1000 Bruxelles

D. 2018, 6852. 6

Dépôt légal : mars 2018

ISBN 978-2-39025-049-4

Imprimé aux Pays-Bas